

R

comme les régions de France

par Pierre Rézeau



Les régionalismes du français n'ont guère la réputation de mots qui « flashent ». Si quelques-uns, toujours les mêmes, sont cités pour leur pittoresque et leur diversité (par exemple, les mots correspondant au français standard de France *serpillière* : *bâche*, *cinse*, *emballage*, *loque*, *panosse*, *patte*, *peille*, *pièce*, *toile* (d'emballage/de pavé), *torchon de plancher*, *vadrouille*, *wassingue/wasseringue* ou au standard *fête annuelle* du village ou du quartier : *assemblée*, *ducasse*, *festin*, *fête patronale*, *fête votive*, *frairie*, *kilbe*, *messti*, *reintage*, *vogue*, *vote*), la plupart de ces mots ne font pas très « tendance » et sont volontiers rangés dans le même tiroir que les chromos de l'*Angélus* de Millet. On oscille à leur égard – quand on les remarque – entre la condescendance et l'attendrissement. La variation géographique fait pourtant partie de la langue au même titre que les variations sociolinguistique, historique ou stylistique, avec lesquelles d'ailleurs elle se conjugue.

Quels accents ?

Le mot *accent*, employé absolument ou dans l'expression *avec l'accent* (parfois écrit *avé l'assent* pour indiquer

la prononciation), renvoie globalement aux façons de parler le français dans le midi de la France ; on le voit attesté depuis 1898 : « [...] vous ferez ce que vous voudrez, dit (avec l'accent) le président du cercle de la chasse [de Dax] » (M. Barrès, *Mes cahiers*, FRANTEXT). Les exemples ne manquent pas, comme celui-ci, pris au hasard : « [Michel Sardou] Sa maman Jackie est née, dit la légende, dans une loge du théâtre Mayol. Son papa Fernand jouait la comédie, chantait l'opérette et avé l'assent, *Aujourd'hui peut-être* » (*Télérama*, 18 janvier 1989, p. 40). En dehors de ce fait de conscience « macro-régional », on l'a cent fois observé ; ce sont toujours « les autres » qui ont un accent : « Les gens qu'il entendait parler en passant [à Nevers] avaient un accent singulier : ils roulaient les *r* à la façon des Italiens ou des Russes. Ça lui donnait l'impression de se trouver à l'étranger, comme lorsqu'il faisait son service à Colmar. Mais, à la réflexion, il corrigea cette pensée. "Au fond, se dit-il, tous les Français ont un accent, les Parisiens, les Alsaciens, les Marseillais, les Nivernais, les Lyonnais. Y a vraiment que les Auvergnats qui en ont point. Et encore... en cherchant bien ! Les Thiernois, les Sanflorains, on les distingue des autres" » (J. Anglade, *Un temps pour lancer des pierres*, 1974, p. 93).

On pense spontanément aux accents de terroir bien typés comme ceux que la publicité emploie pour vanter les fromages : « Je suis du Gers (Gerce) » (J. Gracq, *Carnets du grand chemin*, 1992, p. 41) ; « [...] le Gerrrsss, comme disent les gens de là-bas » (Ph. Cousin, *Brutales*, 1993, p. 12) ou encore « [...] un fort accent de la Lozère qui roule les "r" comme des galets de torrent » (A. Vialatte, *Les Champignons du détroit de Behring*, 1988 [1967], p. 130) et aussi « Nous étions là [une bande de garnements], dispersés dans les fourrés, et sur un signal anodin [...] les grenades marrons volaient. Le bourgeois en prenait plein "ch'tête" à l'aller, et plein "ch'cul" au retour » (P. Richard, *Le Petit Blond dans un grand parc*, 1990 [1989], p. 13).

Paris n'y échappe pas, en raison de la riche palette de ses variétés sociolinguistiques traditionnelles (surtout ouvrières et populaires) : « Il [un "étranger du dehors"] arrivait on ne savait d'où, mais certainement du Nord, car il avait cet accent ridicule qui supprime les "e" muets, comme dans les chansons de Paris » (M. Pagnol, *Jean de Florette*, dans *Œuvres complètes*, Paris, éd. de Fallois, 1995, t. 3, p. 678) ; « Rue d'Aligre, des natifs – avec cet accent qui est le seul accent qui pour moi n'est pas un accent – crient que leurs choux sont beaux et pas chers et qu'elles sont fraîches leurs salades » (R. Forlani, *Quand les petites filles s'appelaient Sarah*, 1989 [1987], p. 46) ; « Le *a* bien rond du terroir parisien, ample et gras, tourné en bouche, glycéринé comme un vieux bordeaux, est un phonème perdu. On dit *lacet* [lase] et non plus *laaaçait* [lase], comme le bon gout le commanderait » (A. Schifres, *Les Parisiens*, 1990, p. 65).

Qu'on aime ou non ces accents (les Français ne sont pas toujours des modèles de tolérance sur ce point), ils font partie du paysage linguistique dont ils sont un élément culturel (« Il me semblait choquant que mes cousines parisiennes critiquent mon accent ardennais, comme si ce n'était pas là l'unique façon de parler connue et le chant primordial de la pensée », A. Dhôtel, *Lointaines Ardennes*, 1979, p. 25). Ce paysage est aujourd'hui de plus en plus métissé d'autres intonations : « Au temps pas si lointain où des provinciaux tous les jours s'installaient chez nous, il y avait un grand mélange d'accents dans les transports en commun. Nous en avons perdu l'habitude : les intonations, du terroir sonnent désormais d'une façon bizarre à nos oreilles et les parlers étrangers nous sont plus familiers » (A. Schifres, *op. cit.*, p. 76).

Quelle grammaire ?

On épinglera ici quelques tours, parmi plusieurs centaines d'exemples, à propos des verbes. Bien sûr, on conjugue et on emploie l'imparfait de la même façon partout, mais ce n'est pas le cas du fameux passé surcomposé, aussi vivant au sud d'une ligne de La Rochelle à Belfort qu'ignoré des grammairiens (« C'est sûr, l'usine... j'y ai eu été moi, à l'usine, c'est pour ça qu'en ai une sainte horreur... », L. Semonin, *La Madeleine Proust*, 1990, p. 157) et pas davantage de cet emploi observable dans la partie méridionale de la France : « La Tante corrigeait leurs fautes, leurs tournures vicieuses, avec gentillesse mais fermeté. Elle dirigeait une rubrique permanente : "Ne dites pas... mais dites." On ne dit pas : "Je suis été chercher à boire", mais : "Je suis allé chercher à boire" [...] » (Cl. Duneton, *Le Diable sans porte*, 1981, p. 95).

Bien des faits de micro-syntaxe manifestent une certaine liberté par rapport au standard. Ainsi cette construction, bien vivante en Alsace et dans certaines régions de la Lorraine et de la Franche-Comté voisines : « Les vacances se sont bien passées ? – Oh, maintenant, j'attends sur l'année prochaine » (un boucher du Bas-Rhin, 40 ans, 5 septembre 1998). Dans plusieurs régions (notamment Est, Centre, Sud-Ouest et jusqu'au Québec) *échapper* est utilisé en emploi transitif au sens de « laisser tomber » : « Mon père au contraire était tout à fait hilare. Il se tapait sur la cuisse [...], il hoquetait ! Il en échappait son dentier à moitié [...] » (Cl. Duneton, *op. cit.*, 1981, p. 247) et « Malheureusement Hills échappe le ballon » (B. Laporte, commentaire d'un match de rugby sur TF 1, 23 octobre 1999, 16 h 35). Arrêtons-nous avec cette évocation du sommeil du juste dans un village des Bouches-du-Rhône où *promener* n'a rien d'une coquille pour *se promener*, mais appartient au français de tous les jours : « Aureille restait un endroit de rêve : à la belle saison, on pouvait y entendre, la nuit, en *promenant* dans les rues, les

gens ronfler » (L. Merlo, J.-N. Pelen, *Jours de Provence*, 1995, p. 13).

Quels mots ?

Si l'« accent » est ce qui frappe en premier lieu et si la grammaire réserve bien des surprises, le lexique est cependant le domaine qui offre le champ d'observation le plus vaste. On ne cesse, et depuis une ou deux décennies l'enjeu semble devenu un jeu, d'engranger dans des dictionnaires de régionalismes des milliers et des milliers de mots. Avec une certaine fébrilité, comme si ces mots devaient disparaître avec le xx^e siècle, certains entassent pêle-mêle tout ce qui paraît suspect de n'être pas standard.

– Tout frais du jour

Les régionalismes pourtant, qui sont aussi bien des villes que des campagnes, sont des faits de langue ni plus ni moins labiles que les autres. Il est tout de même étonnant qu'après des siècles de dénonciation et d'acharnement puristes, certains d'entre eux restent toujours jeunes... Voilà par exemple plus de deux cents ans que le Parisien Desgrouais remarquait à Toulouse, pour les stigmatiser aussitôt, certains emplois de *porter* pour *apporter*. (Réjouissons-nous, en passant, de tels greffiers qui, tenant registre des « locutions vicieuses », nous ont ainsi transmis les façons de parler de leurs contemporains.) Pourtant, tel ministre de l'Éducation nationale et de la Recherche affirme tout uniment sur un plateau de télévision : « – Je vous ai porté un livre de classe terminale [...] » (TF 1, émission *Public*, 21 février 1999, 20 h 45) ; comment dire autrement, de façon spontanée, même avec une mère institutrice, quand on est d'ascendance héraultaise ? Le premier des Français lui-même ne dédaigne pas telle ou telle expression régionalement

marquée : « [...] Jacques Chirac nourrit une certaine sympathie pour ce patron mouton noir, qui n'est pas énarque, ni inspecteur des finances, et refuse les mondanités. Il lui sauve la mise en 1996. Lors d'une étape du tour de France, Jean Peyrelevade [directeur du Crédit Lyonnais] aura l'occasion de remercier le chef de l'État de vive voix. "Vous vous êtes sauvé vous-même. Vous êtes têtu comme un âne rouge", lui répond celui-ci » (*Le Monde*, 16 juin 1999, p. 19) ; attestée dans le français de Clermont depuis 1861, l'expression a fait largement tache d'huile dans les régions alentour... jusqu'en Corrèze.

C'est par exemple sur les stades ou à l'écoute des troisièmes mi-temps, dans les agoras des villes plus que dans les cours de ferme (d'avant la mécanisation), qu'on saisira au vol ces mots empruntés à l'occitan par le français du Sud-Ouest et qui sont d'ailleurs plus ou moins en cours de dérégionalisation :

– *bouffe* équivalent du standard *gifle* : « – Parle doucement, il va t'entendre et il te foutra une bouffe. – Quoi, à moi, une bouffe ? Je voudrais bien voir ça » (H. Soum, *Chronique des bords de Garonne. La Pigassa*, 1992, p. 261-262). « La mêlée est l'essence du rugby [...]. Ne jamais perdre de vue que la moitié de l'équipe, l'arrière, les trois-quarts, les demis, ceux qui "jouent du piano" pendant que les "déménageurs" [les avants] se mettent des bouffes, ne savent pas, ne sauront jamais ce qui se passe sous la mêlée » (Fr. Marmande, *Le Monde*, 9 octobre 1999, Supplément « La coupe du monde de rugby », p. 1).

– *gnac* masc. ou *gnaque* fém. équivalent du standard *mordant*, *envie de vaincre* : « Je n'ai jamais connu un mec qui avait autant la *gnacque* [*sic*], c'était un partenaire en or » (P. Dessaint, *Du bruit sous le silence*, 1999, p. 191).

– *plié* (*c'est* –). La locution est passée, voilà deux décennies, dans le langage des compétitions et des chroniqueurs sportifs pour indiquer l'issue attendue d'un match et on l'entend ou l'écrit ailleurs que dans le Sud-Ouest : « Le Danemark face au Nigeria ? Deux buts en onze minutes,

affaire *pliée* » (P. Georges, *Le Monde*, 30 juin 1998, Supplément, p. 1). Toujours en usage dans sa région d'origine, l'expression est utilisée aussi en français « branché », dans les contextes les plus divers, pour indiquer qu'une action est accomplie de façon expéditive : « [...] une césarienne de convenance est aussi le fait du médecin. "Parce que, admet crûment l'un d'eux, *c'est plié* en une demi-heure. On n'y passe pas la nuit" » (*L'Express*, 27 novembre 1997, 27, dans *Golf* 106, n° 2019) ; « Les anguilles, il leur coupe la tête et la queue, paf, paf ! fini, *plié* » (C. Nicolas, *Dehors et pas d'histoires*, 1998, p. 105) ; « Le premier ministre aime en effet donner le sentiment que ses arbitrages sont le résultat de discussions collégiales, où tous les ministres doivent pouvoir donner leur avis. Jusqu'alors, la règle avait été respectée. Rien de tel, cette fois-ci. *Tout était déjà plié*, reconnaît un directeur de cabinet » (*Le Monde*, 16 septembre 1999, p. 6) ; « [...] en trois jours, *c'était plié*, et, hop [...] salut, bye-bye [...] » (J.-B. Pouy, *Larchmütz* 5632, 1999, p. 188).

Antoine Blondin croquait ces supporters de rugby qui « n'arrêtaient de rouler les *r* que pour dire *putain* ou *couillon* » (*Monsieur Jadis ou l'école du soir*, 1972 [1970], p. 191). La fréquence de leur usage et leur sémantisme relativement anodin dans le français du midi de la France confèrent de toute évidence à ces deux mots un statut particulier dans une vaste aire méridionale. C'est aussi à ce type de vocabulaire qu'on prêterait attention, plutôt qu'aux multiples dénominations de l'oviducte des volailles, du capitule de la bardane ou de l'âge de la charrue dont certains esthètes refusent de nous faire grâce.

– *En coup de vent*

Et qui dira ces vents qui ne soufflent pas dans les bulletins « météo » de la télévision (où l'on n'entend guère parler que d'*autan*, de *mistral* et de *tramontane*) mais que selon les régions on nomme *cers*, *cisampe*, *grec*, *joran*,

labech, lombarde, marin, matinière, montagnière, pontias, traverse, verne ; et la *burle* et l'*écir*, cauchemars des hauts plateaux de l'Ardèche et des monts d'Auvergne ; et celui qu'on nomme tout simplement *vent*, là surtout où il s'oppose à la bise. *Bise*, un mot qui pour la moitié des Français n'évoque guère (s'agissant de phénomène atmosphérique) que le vers de La Fontaine « quand la bise fut venue [...] », alors que pour l'autre moitié d'entre eux, essentiellement à l'intérieur d'un triangle dont les pointes seraient la Vienne, le Territoire de Belfort et les Hautes-Alpes, il s'agit du vent du nord... Pour le plaisir, voici deux exemples de la région lyonnaise, l'un d'aujourd'hui, où *bise* est parfaitement synonyme de vent du nord (« MÉTÉO. Samedi. Temps froid avec de la *bise* et du mistral en vallée du Rhône. Averses de neige possibles sur le relief venté. Dimanche. Du soleil mais toujours froid avec persistance du vent du nord et du mistral », *Le Progrès*, éd. de Lyon, 18 novembre 1999, p. 32) ; l'autre d'hier, particulièrement savoureux (« Mon jardin se pâme sous la sécheresse, mes carottes sont cuites par le soleil. L'évêque a ordonné des prières pour la pluie. Alors, le curé dauphinois est monté en chaire et a dit : "Mes frères, obéissons à Monseigneur. Prions Dieu de toutes nos âmes. Mais, tant que la *bise* soufflera, il ne faut rien espérer" », Lettre du Président É. Herriot, 16 juillet 1942, dans M.-E. Grancher, *Au temps des pruneaux*, 1946, encart entre les pages 108 et 109).

– *Sur le pouce*

Mais l'un des principaux diffuseurs des régionalismes du français est... le commerce, surtout dans le domaine de la cuisine – on n'ose dire de la gastronomie. La restauration inscrit parfois dans ses *Menus du terroir* des « spécialités » souvent disparues de la table des autochtones, et la grande distribution, qui brasse les régions et les spécialités, offre à travers tout l'Hexagone le touron et les rosquilles catalans, les tourteaux fromagers poitevins, la

tapenade et l'anchoïade provençales, sans parler des plateaux de fromages qui banalisent les cabécous, caillades, chabichous, picodons et autres pèlardons. On sait comment livres de recettes et revues *ad hoc* assurent le relais, avec un succès qui ne semble pas se démentir. En voici un bref assortiment.

En 1998, lors de la Coupe du monde de football, *cébette* « jeune oignon encore vert » a fait une timide entrée dans le vocabulaire de la gastronomie hexagonale : « Sur les dix sites du Mondial 98, les spectateurs consommeront exactement les mêmes boissons et les mêmes aliments. Une gamme unique a été préparée [...]. Les détenteurs de places "prestige" auront droit à des repas chauds, compris dans le prix du billet, préparés par la société Lenôte. Menu type : marinade de jeunes légumes à la coriandre et au safran, pièce de veau rôtie aux navets fondants et jus de *cébettes*, fromages affinés [...] » (*Le Monde*, 23 avril 1998, p. 20). En dehors de cet emprunt un peu snob, le mot est usuel dans le français du sud de la France, principalement en Provence (il est attesté à Marseille depuis 1931) et dans le Languedoc.

Tout récemment, un reportage sur le Périgord chantait les louanges de « [...] la *mique*, ce plat inconnu des touristes [...]. La base de cet antique mets paysan est le pain rassis dont on forme une boule avec de la graisse d'oie et d'œuf, préparation qu'on enveloppe de farine et qu'on cuit lentement dans une eau où nagent les légumes du jardin, sans oublier des morceaux de cochon salé, si la fortune du pot le permet. Plus la *mique* est légère, à la fois moelleuse et ferme, assez compacte en tout cas pour être débitée en tranches, plus le plat est réussi. Souvent, le vrai régal c'est le bouillon dans lequel la *mique* a cuit. Une fois celui-ci avalé, le Périgourdin de souche ou d'adhésion *fait chabrol* en versant dans son assiette un peu de vin qu'il boit aussitôt *loin du regard éccœuré des Parisiens et autres Bataves* [...] » (J. Péroncel-Hugoz, *Le Monde*, 25 nov. 1999, p. 28-29). Cette préparation appartient à un type bien connu

auquel se rattachent, par exemple, les *fars* breton (notamment le *kig-ha-fars*) et les *farcidures* limousines. En ce sens, *mique*, autrefois employé dans une aire plus large du Sud-Ouest, est un terme aujourd'hui usité surtout en Périgord. On peut suivre son histoire depuis quatre siècles, puisqu'il est attesté en 1606, en un sens très proche : « La seconde sorte du pain fait de millet s'appelle en Gascogne miques : qui sont de petites boules rondes, & grosses comme des boules de palemaille [sorte de jeu de croquet], faictes de ladite paste, boüillies & cuittes dans l'eau : c'est le des-jeuner des petits enfants : qui n'est que de la valeur d'un denier » (J. du Chesne, *Le Povtraict de la santé*, 1606, p. 205).

Précisons que *faire chabrol* (avec sa variante *chabrot*) n'est pas qu'un rite de carte postale avec *papé* aux gauloises fournies, veste de velours côtelé et béret. Cette pratique roborative a toujours cours, même si elle vieillit. Sous ce nom, elle est typique d'un quadrilatère qui s'étend, avec une densité variable, au sud d'une ligne de la Charente-Maritime à la Saône-et-Loire et à l'ouest d'une ligne de l'Ain à l'Ariège – à l'exception des Pyrénées-Atlantiques qui connaissent le synonyme *goudale*. Quant à son origine, le *Dictionnaire des régionalismes de France* en cours de rédaction, qui atteste *faire chabrol* depuis le début du XIX^e siècle (dans le français de Terrasson, en Dordogne) établira, preuves en main, qu'elle est tout simplement onomatopéique, ce qui est moins cocasse mais plus sérieux que l'étrange filiation (« boire dans son assiette, à la manière des chèvres ») qu'on lui prête habituellement depuis Mistral.

Origine et destin des régionalismes

Ces faits de langue sont notamment :

– des régionalismes de toujours : *bibet* « moustique » (Normandie), *darne* « pris de vertiges » (Champagne et

Ardennes), *finage* « territoire d'une commune » (Bourgogne et Franche-Comté) ;

– des archaïsmes du français qui se maintiennent ici ou là, depuis l'ancien ou le moyen français, comme des buttes témoins d'un standard disparu : à *c't heure* « maintenant », *échapper* « laisser tomber », *éclairer* « faire des éclairs ; allumer », *rester* « habiter », *village* « hameau » ;

– des emprunts à d'autres langues que le français : à l'alsacien ou à l'allemand (*bibeleskaese* « fromage blanc », *bredele* « petit four de Noël », *foehn* « sèche-cheveux », *mamama* « mémé », *winstub* « débit de vins ») ; au basque (*chipiron* « encornet », *toro* « plat de poisson ») ; au breton (*chouchen* « hydromel », *cotriade* « plat de poisson », *kouign-amann* « gâteau très riche en beurre », *penn-ti* « petite maison traditionnelle ») ; au flamand (*wassingue* « serpillière », *waterzoï* « plat à base de poisson ou de poulet ») ; à l'occitan (*banaste* « grand panier ; imbécile », *bougnette* « tache », *caraque* « gitan », *cèbe* « oignon », *draille* « chemin de transhumance », *esquicher* « comprimer, écraser », *fenestron* « lucarne », *mamé* « mémé », *papé* « grand-père », *poutou* « bisou ») ;

– des innovations : *biniou* « ballon pour mesurer le taux d'alcoolémie », *bras de Vénus* « biscuit roulé au citron », *cervelle de canut* « fromage blanc », *dialectophone* « locuteur alsacien », *guenilles* « beignets », *tartiflette* « dés de pommes de terre, avec lardons et oignons, que l'on fait dorer et sur lesquels on laisse fondre du reblochon ».

Comme tous les autres faits de langue, leur vie connaît des fortunes diverses : quand certains perdurent depuis plusieurs siècles (*clairer*, *finage*, *mique*), on en voit d'autres qui doucement s'effacent dans l'oubli (*dail* masc. ou *daille* fém. « faux », *drapeau* « lange ») ou qui pénètrent aujourd'hui le français standard de toute la France (*chichi frégi*, *coucouner*, *fougassette*, *laguiole* « couteau ; fromage »,

pan bagnat). Pas d'inquiétude, la relève est assurée, pourvu qu'on la cherche là où elle est.

BIBLIOGRAPHIE

- FRANTEXT : Base de données textuelles FRANTEXT, Nancy, Institut national de la Langue française (CNRS).
- Matériaux pour l'étude des régionalismes du français*, Nancy, publié par l'INaLF (CNRS), 14 vol. depuis 1983.
- HÖFLER, M., et RÉZEAU, P., 1997, *Variétés géographiques du français. L'Art culinaire*, Paris, Klincksieck.
- RÉZEAU, P. (dir.), 1999, *Variétés géographiques du français de France aujourd'hui. Approche lexicographique*, Paris-Bruxelles, Duculot.